dévoué. Ce fut lui qui obtint de Rome la dispense nécessaire au mariage d'Henriette de France avec Jacques Ier (1624), qui négocia avec les princes allemands pour imposer à Ferdinand II le renvoi de Wallenstein, et qui signa la paix de Ratisbonne (1629). Il eut encore la plus grande part à l'odieuse rétractation arrachée au docteur Richer, à l'arrestation de la reine mère et à son éloignement, enfin à tous les événements importants de l'administration du cardinal, dont il était réellement le bras droit, et même quelque chose de plus, c'est-à-dire son guide et son conseil, en maintes circonstances où le puissant ministre était comme accablé sous le poids des affaires. Homme de conception et d'exécution, intelligence vaste et réfléchie, travailleur infatigable, âme ambitieuse et hardie, caractère plein de contrastes, mais énergique et dominateur, peu scrupuleux, d'ailleurs, et sachant allier les ruses de la politique aux formes de l'austérité religieuse, ce moine homme d'Etat, cette *Eminence grise*, comme on l'appelait, était un vrai ministre, sans titre officiel, mais avec une autorité devant laquelle s'inclinaient secrétaires d'Etat, ambassadeurs et généraux. Il expédiait les affaires, avec une armée de capucins pour commis, entamait des négociations politiques, dirigeait les fonctionnaires publics, correspondait avec l'Europe entière, donnait partout des ordres et agissait souvent de son autorité privée, sûr de n'être point désavoué par un maître dont il connaissait la pensée intime et qui se reposait sur lui. Des historiens ont même pensé qu'il aspirait secrètement à remplacer ou à supplanter Richelieu. Louis XIII venait d'obtenir pour lui le chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut avant de l'avoir reçu. Richelieu, qui ne connaissait, disait-il, *aucun ministre en Europe capable de faire la barbe à ce capucin*, témoigna de sa mort un désespoir sincère. Le parlement en corps assista à ses funérailles et un évêque prononça son oraison funèbre. On attribue au Père Joseph, outre quelques opuscules politiques, un poëme latin, la *Turciade*, destiné à entraîner les princes chrétiens dans une guerre contre la Turquie. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit qui contient l'histoire des événements du règne de Louis XIII depuis 1634 jusqu'en 1638, et qu'on suppose avoir été écrit d'après les papiers du Père Joseph et par un homme qui le connaissait bien. Ce manuscrit renferme les renseignements les plus précieux sur les affaires du temps les moins connues, articles secrets des traités, dépêches interceptées, délibérations du conseil d'Etat, etc.

On dit proverbialement : *Cela ne va pas si vite, Père Joseph.* Ce proverbe vient de ce qu'un jour le Père Joseph, la fameuse Eminence grise, projetant avec Richelieu une expédition de guerre qu'il trouvait facile, marquait sur la carte la marche des troupes, leur faisant passer des rivières sur lesquelles il n'y avait point de pont. Le cardinal, dit-on, l'arrêta en lui disant : *Cela ne va pas si vite, Père Joseph; où passeront ces troupes?* Ces paroles du cardinal devinrent un proverbe, et l'on dit quelquefois aux gens qui ne doutent de rien, qui ne voient point de difficulté à ce qu'ils proposent ou entreprennent : *Cela ne va pas si vite, Père Joseph.*

JOSEPH D'ARIMATHIE, membre du sanhédrin de Jérusalem et disciple secret du Christ, dont il vint demander le cadavre à Pilate pour l'ensevelir. Il embauma le corps du Christ, avec Nicodème, et le déposa dans un sépulcre qui n'avait jamais servi.

JOSEPH D'EXETER ou **ISCANUS**, poëte latin du moyen âge, né à Exeter (Angleterre). Il vivait au XIIe siècle et reçut le nom d'**Iscanus**, parce qu'il fut élevé à Isca, en Cornouailles. Tout ce qu'on sait de la vie de ce poëte, c'est qu'il accompagna Richard II en Syrie. Il composa deux poëmes, l'un intitulé l'*Antiochéide*, aujourd'hui perdu, l'autre sur la guerre de Troie, *De bello Trojano*, qui passa longtemps pour être de Cornelius Nepos et qui fut publié pour la première fois sous le nom de cet écrivain, à la suite de la traduction latine de l'*Iliade*, de Valla (Bâle, 1541, in-8°). Depuis, ce poëme a été réédité un grand nombre de fois, notamment sous le titre de *Josephi Iscani de bello Trojano libri sex* (Francfort, 1620, in-12). Il est d'une versification harmonieuse et généralement pure, et rappelle assez par le style les œuvres d'Ovide, de Stace et de Claudien. On lui attribue avec peu de probabilité des épigrammes, des vers amoureux et un poëme sur l'*Education de Cyrus*.

JOSEPH DE MORLAIX (le Père), capucin et écrivain ecclésiastique français, né à Morlaix (Bretagne) au commencement du XVIIe siècle, mort en 1661. Il fut chargé, en 1640, par le prince de Sedan, Frédéric-Maurice, d'établir dans cette ville une communauté de capucins, et s'adonna avec succès à la prédication. Le ministre protestant Du Moulin ayant publié des sermons qu'il avait prononcés en présence des capucins de Sedan, en 1641, Joseph lui répondit dans un écrit intitulé : *Lettre de Crescentius de Mont-Ouvert* (Reims, 1641, in-4°). Il a publié, en outre le *Discours funèbre de François de Lorraine, prince de Joinville* (Paris, 1640).

Joseph Andrews, roman anglais de Fielding (1743, 4 vol. in-12). L'auteur, emporté par sa malice et sa causticité habituelles, n'a fait dans ce roman que la parodie de la *Paméla* de Richardson. Mais, en présence de situations vraies, il s'est ému à son tour, et, tout en donnant à ses personnages une physionomie assez goguenarde, il les a rendus intéressants. *Joseph Andrews* est rempli d'une ironie fine et piquante. On le lit toujours avec plaisir, à cause des excellentes peintures de mœurs qu'il renferme. On remarque surtout un caractère, dont le mérite suffirait pour placer Fielding sur la même ligne que Richardson, s'il ne se distinguait d'ailleurs par une vigueur dramatique supérieure à celle de son rival : c'est celui d'un prêtre, du curé Abraham Adams, l'un des principaux personnages du roman, dont le savoir, la simplicité, la pureté évangélique, la bonté constante sont si heureusement alliés au pédantisme, à une distraction inouïe et à cette science gymnastique et athlétique que les étudiants de toutes les classes de la société rapportaient des universités, qu'on peut y voir sans crainte une des meilleures créations du roman moderne.

Ce livre est un roman de la vie bourgeoise, sorte d'épopée domestique, où la peinture de l'humanité telle quelle est, grotesque, admirable, risible, triste, bizarre, incohérente, mobile, est soumise à une idée vraie et morale. Il se recommande, en outre, par l'harmonie de l'ensemble et des détails et par un admirable mélange de raillerie et de raisonnement qui sert à faire triompher la vertu.

Joseph Delorme, par Sainte-Beuve. V. VIE, POÉSIES ET PENSÉES DE J. DELORME.

Joseph Balsamo, roman de M. Alexandre Dumas. V. BALSAMO.

Joseph des femmes (LE) [*El José de las mujeres*], titre bizarre d'un des plus beaux drames sacrés de Calderon. Ces drames sacrés font, avec ses *autos*, deux genres de pièces très-distinctes; ils étaient joués sur les scènes ordinaires, comme les comédies, au rang desquelles les éditeurs ont dû les placer, et non pas, comme les *autos*, dans les églises ou sur les places, les jours de solennité. Leur trait particulier est d'être quelquefois empruntés à l'histoire sainte et de se mouvoir toujours dans un cercle où le surnaturel religieux tient la plus grande place. Le *Joseph des femmes* est entièrement d'imagination. Calderon connaissait-il la légende fameuse d'Hypathie, cette sublime païenne, versée dans les conceptions les plus pures de la philosophie et que les prêtres, jaloux de son savoir, firent mettre en pièces? On serait tenté de le croire; mais, pour la plus grande gloire de l'Eglise, il a changé les termes de la légende, il a faussé l'histoire et nous a montré Hypathie chrétienne, martyrisée par les prêtres païens. Son Eugenia n'est, en effet, pas autre chose qu'une Hypathie qui, au lieu de Platon, lit la Bible et qui passe les nuits à méditer les *Epîtres* de saint Paul. Elle est, comme la Pauline de *Polyeucte*, fille d'un gouverneur païen, du gouverneur d'Alexandrie, et c'est en secret qu'elle s'est initiée à la religion nouvelle. Dans ce drame singulier, Calderon a su marier d'une façon fort heureuse le fantastique au réel, les apparitions aux jeux de scène. Ainsi, l'héroïne, veillant près de sa lampe allumée, ayant un *saint Paul* sur les genoux, relève la tête après une méditation prolongée et voit à ses deux côtés deux personnages inconnus qui se sont venus placer là en silence : l'un d'eux est un vieil ermite chrétien, Heleno, l'autre, le démon en personne. Eugenia les conjure de parler, de lever ses doutes, et ils se disputent tous les deux, dans une fort belle scène, l'intelligence hésitante de la jeune fille. Mais au premier bruit, les deux fantômes s'évanouissent. C'est le gouverneur qui entre, avec son valet, le *gracioso*. « N'avez-vous pas vu deux ombres sortir d'ici? » leur demande Eugenia, encore sous le coup de cette apparition. Son père n'est pas éloigné de la croire folle. « C'est votre faute, dit Capricho, le valet; vous avez voulu qu'elle sache toute espèce de choses. Est-il besoin qu'une femme en sache aussi long qu'un professeur? Sa quenouille et son métier à broder, voilà tout ce qu'il lui faut de philosophie. Les livres sont venus, qu'ils s'en retournent. Sans compter que, des femmes, la plus niaise en sait déjà plus long que le diable! » Pendant ce beau discours, le gouverneur a reconnu parmi les livres de sa fille des livres chrétiens; il l'adjure de ne pas s'adonner à cette croyance, qu'il est obligé de poursuivre cruellement, et veut brûler les livres; mais, par un miracle, le feu s'échappe à chaque fois de ses mains. Calderon ne manque jamais cet effet de scène, qui pouvait produire quelque impression sur les auditoires religieux de son temps. Cependant, pour distraire la jeune fille de ses méditations chrétiennes, on va la marier à un gentilhomme accompli, Aurelio. Dans une de ces académies savantes où se plaisaient les beaux esprits d'Alexandrie, on voit Aurelio chercher à gagner le cœur de sa prétendue par des lectures poétiques du plus haut goût; c'est un véritable tournoi, entre les assistants, de sonnets amoureux, de stances, de gloses, et là se déclare la passion d'un rival assez dangereux pour Aurelio, Cesarino, fils de l'empereur. Ce nouveau prétendant corrompt la soubrette d'Eugenia, qui lui ouvre une porte de son cabinet de travail; mais, de son côté, Aurelio se fait ouvrir par le valet Capricho, de sorte que la jeune fille, toujours méditante, relevant la tête, voit de chaque côté d'elle ses amoureux aux mêmes places que les apparitions de la veille. Est-ce un songe ou une réalité? Avant qu'elle ait pu rien dire, Aurelio met l'épée à la main, et, à la première passe, est tué par son rival. Eugenia, folle de terreur, appelle son père. Cesarino s'enfuit; pendant un moment où la scène est vide, le démon survient et entre dans le corps inanimé d'Aurelio, de sorte que le père et la fille retrouvent bien portant, le sourire aux lèvres, celui qu'ils croyaient tombé pour ne plus se relever. Le démon, toujours facétieux, leur demande des nouvelles de ce qui se passe.

Eugenia, que ces prodiges ont épouvantée, fuit dans une thébaïde, se fait chrétienne, mais n'en continue pas moins à revoir les apparitions fantastiques du vieil anachorète et du diable, sous la forme de son ancien prétendant. Les persécutions contre les chrétiens amènent dans ce coin ignoré du désert une bande de soldats qui la font prisonnière. Elle s'est vêtue en homme, pour mieux échapper aux regards; personne ne la reconnaît à Alexandrie, où elle est amenée comme esclave. C'est sous ce costume qu'elle revoit son père, dont les yeux sont aveuglés au point de ne pas reconnaître la fille qu'il pleure. Là se place l'épisode qui a valu son titre à la pièce; sous son costume d'homme, Eugenia a éveillé l'amour d'une certaine Mélancie, qui joue le rôle de la femme de Putiphar; mais, comme Joseph, elle abandonne son manteau; elle a d'ailleurs, plus que Joseph, de bonnes raisons de ne pas vouloir condescendre à ce caprice amoureux. La Putiphar, courroucée, vient se plaindre au gouverneur de l'outrage que lui a fait un de ses esclaves. Toute la ville est en fête; croyant sa fille morte, le gouverneur a résolu de lui faire ériger un temple, et Alexandrie tout entière assiste à la consécration de ce monument. C'est le moment choisi par Mélancie pour sa dénonciation calomnieuse; le gouverneur décide que l'esclave sera livré aux bourreaux. On l'amène. En ce moment, le chœur chante : « En cet heureux jour, voici le triomphe d'Eugenia la belle. Mai l'a célébré avec ses fleurs, le soleil avec ses étoiles. » Eugenia alors, excitée par l'anachorète, se fait connaître, répudie ce triomphe païen préparé pour elle, et déclare qu'elle est chrétienne. Aussitôt l'autel s'effondre avec fracas, emportant avec lui la calomniatrice; le diable abandonne le corps d'Aurelio, qui tombe à terre privé de vie. Le gouverneur et son fils, Fabio, émus de ces prodiges, prennent place à côté d'Eugenia et déclarent embrasser le christianisme. Le fils de l'empereur les fait conduire à l'échafaud. A peine la sentence est-elle exécutée qu'une nuée s'entr'ouve et laisse apercevoir, dans un rayon lumineux, le Christ entouré des trois martyrs.

Le *Joseph des femmes* n'a pas été traduit en français; mais il figure dans tous les choix de drames originaux de Calderon.

JOSÉPHA s. m. (jo-zé-fa — de *Joseph*, n. pr.). Bot. Syn. de BOUGAINVILLÉE.

JOSÈPHE (Flavius), historien juif, né à Jérusalem l'an 37 après J.-C., mort de 97 à 100. Il était issu de race sacerdotale. S'il faut en croire son autobiographie, il était dès son enfance consulté sur l'interprétation des lois, et n'aurait embrassé la doctrine des pharisiens qu'après trois ans d'épreuves et de vie ascétique dans le désert. Chargé d'aller implorer auprès de Néron la liberté de sacrificateurs emprisonnés par le gouverneur romain de la Judée, il réussit dans sa mission et revint dans sa patrie au moment où elle se préparait à secouer le joug des Romains (58). Après avoir fait quelques efforts pour empêcher la révolte d'éclater, il finit par y participer et accepta les fonctions de gouverneur de la Galilée. Soupçonné, sinon de trahison, au moins de tiédeur pour la cause nationale, il eut à se défendre contre des accusations peut-être fondées et même contre des séditions, et montra, dans cette situation difficile, beaucoup d'habileté et de prudence. Quand Vespasien entra en Judée (67), il s'enferma dans Jotapat, s'y défendit courageusement pendant quarante-sept jours, mais ne put empêcher la ville d'être emportée d'assaut. Echappé au carnage avec quarante de ses compagnons d'armes, réfugiés comme lui dans une caverne, il ouvrit l'avis de se rendre au général romain, qui leur offrait la vie. Mais ces sublimes fanatiques repoussèrent ce conseil avec horreur et préférèrent s'entr'égorger. Le sort réserva Josèphe pour la dernière de ces terribles exécutions, et quand il fut demeuré seul avec celui qui devait lui donner la mort, il parvint à lui persuader d'aller implorer la vie auprès des Romains. Pour se rendre Vespasien favorable, il lui prédit l'empire. Il obtint sa liberté trois ans plus tard (70) et accompagna Titus au siége de Jérusalem, fit d'inutiles efforts pour engager ses héroïques et malheureux compatriotes à se rendre, et suivit ensuite le vainqueur à Rome, où l'empereur le récompensa de ses complaisances par une pension, un palais et les titres de citoyen romain et de chevalier. Il y passa le reste de ses jours et y composa ses ouvrages. Nous possédons de Josèphe : *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem* (en sept livres), traduit par lui-même de l'hébreu en grec. La circonstance qu'il avait été témoin des événements qu'il raconte donne nécessairement beaucoup d'intérêt à sa narration, à laquelle on reproche cependant de la diffusion et de la prolixité; *Antiquités judaïques*, histoire de la nation juive depuis la création du monde jusqu'à la révolte, sous Néron. C'est une des sources les plus importantes pour l'étude de l'histoire hébraïque. Seulement, l'auteur, écrivant pour des Romains, a souvent modifié et altéré les faits, les idées et les mœurs. Un passage de cet ouvrage, où il est question de Jésus-Christ, a donné lieu aux plus vives controverses, et on le regarde généralement comme une interpolation; une *Autobiographie* qui s'étend de l'an 37 à l'an 90, et quelques autres écrits de moindre importance. Les meilleures éditions des *Œuvres* de Josèphe sont celles d'Havercamp (Amsterdam, 1726, avec trad. latine de J. Hudson), et de Richter (Leipzig, 1827). Les *Antiquités judaïques* et la *Guerre des Juifs* ont été traduites en français par Arnauld d'Andilly (1681).

JOSÉPHIE s. f. (jo-zé-fî — de *Joseph*, n. pr.). Bot. Syn. de DRYANDRE.

JOSÉPHINE s. f. (jo-zé-fi-ne — de *Joséphine*, impér. des Français). Bot. Genre de plantes, de la famille des pédalinées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en Australie et aux Moluques.

— Arboric. Variété de poire qu'on appelle souvent JOSÉPHINE DE MALINES.

JOSÉPHINE (Marie-Josèphe-Rose TASCHER DE LA PAGERIE), impératrice des Français, née aux Trois-Ilets (Martinique) le 23 juin 1763, morte à la Malmaison (Seine-et-Oise) le 29 mai 1814. Elle appartenait à une famille originaire du Blaisois. Elle fut amenée en France à l'âge de quinze ans, et y épousa, en 1779, le vicomte de Beauharnais, dont elle eut deux enfants, le prince Eugène et la reine Hortense. Son mari ayant été emprisonné pendant la Terreur, Joséphine lui rendit en prison les soins les plus affectueux, essaya vainement de l'arracher à l'échafaud, fut arrêtée elle-même et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Mise en liberté par le crédit de Tallien, qui lui fit rendre une partie de ses biens, elle acquit ensuite l'amitié et la protection de Barras, et ce fut celui-ci qui lui proposa d'épouser le général Bonaparte, que les manières distinguées de Joséphine, sa grâce et sa douceur eurent bientôt captivé. Le mariage purement civil eut lieu le 9 mars 1796. Le mariage religieux ne fut célébré que la nuit qui précéda la cérémonie du sacre, huit ans plus tard. Elle partagea dès lors la fortune de Bonaparte, qui, malgré de fréquents accès d'une jalousie trop motivée, ne cessa point de l'aimer beaucoup. Pendant l'expédition d'Egypte, Joséphine s'établit à la Malmaison, et, aux approches de l'attentat du 18 brumaire, elle rendit les plus grands services au futur empereur par sa dextérité et l'influence que sa grâce irrésistible exerçait sur les principaux personnages de l'époque. Le 2 décembre 1804, elle fut sacrée impératrice par le pape Pie VII en même temps que Napoléon. Cinq années s'écoulèrent, et l'union de Joséphine avec Napoléon étant demeurée stérile, l'empereur, qui tenait à avoir un héritier, résolut de faire rompre son mariage.

Ce fut en dînant tête à tête avec sa femme qu'il lui apprit sa résolution de divorcer avec elle. En l'entendant, Joséphine s'évanouit. « Aussi effrayé qu'ému de l'effet qu'il venait de produire, dit M. d'Haussonville, Napoléon entr'ouvrit la porte de son cabinet et appela à son aide le chambellan de service, M. de Bausset. L'évanouissement durant toujours, il demanda au chambellan si, pour éviter toute esclandre, il se sentait la force de porter l'impératrice jusque dans ses appartements, qui communiquaient avec les siens par un escalier dérobé. M. de Bausset prit l'impératrice dans ses bras, et l'empereur, marchant le premier, à reculons, lui soutint soigneusement les pieds. Ils descendirent ainsi l'escalier. Rien n'avait paru feint ni arrangé à M. de Bausset dans la triste scène dont il était le témoin involontaire; cependant, ses jambes s'étant un moment embarrassées dans son épée, tandis qu'il descendait cet escalier étroit, comme il se roidissait pour ne pas laisser tomber son précieux fardeau, sa surprise fut assez grande d'entendre Joséphine lui dire tout bas : « Prenez garde, monsieur, vous me serrez trop fort. »

Malgré les supplications et les larmes de Joséphine, la volonté du maître s'accomplit.

Le divorce fut prononcé le 16 décembre 1809, et Joséphine se retira à la Malmaison. Napoléon lui fit de magnifiques dotations, lui constitua une rente de 2 millions de francs et entretint même avec elle une correspondance dont Marie-Louise se montra plus d'une fois jalouse. Une lettre excessivement intime et entièrement de la main de Napoléon, adressée à Joséphine à la Malmaison, jetterait un jour assez curieux sur la vie que menait dans cette résidence l'ex-impératrice. Cette lettre, imprimée en partie dans la *Revue politique* du 24 octobre 1868, figurait parmi les raretés dépendant de la riche collection de feu Félix Drouin; elle avait été vendue aux enchères publiques, à la salle Silvestre, dans les premiers jours de novembre 1865, quelque chose comme 1,100 francs.

En voici le passage le plus curieux :

« ..... Je te défends de voir Mme X*** (le nom est en toutes lettres), sous quelque prétexte que ce soit : je n'admettrai aucune excuse. Si tu tiens à mon estime et si tu veux me plaire, ne transgresse jamais le présent ordre. Elle doit venir dans tes appartements, y rester de nuit : défends à tes portiers de la laisser entrer. Un misérable (c'était un prince) l'a épousée avec huit bâtards! Je la méprise elle-même plus qu'avant : elle était une fille aimable, elle est devenue une femme d'horreur et infâme. Je serai à Malmaison bientôt. Je t'en préviens pour qu'il n'y ait point d'amoureux la nuit. Je serais fâché de les déranger. »

Joséphine mourut d'une esquinancie, après six jours de maladie, juste au moment où Napoléon tombait, entraînant dans sa chute l'honneur de la France dont l'étranger foulait le sol. Elle put deviner les malheurs que l'insatiable ambition et la folie guerrière du despote de brumaire, dont elle s'était faite la complice et l'associée, faisaient fondre sur nous. Napoléon lui reprochait son amour du luxe et ses goûts de dépense. En 1827, on a publié les *Lettres de Napoléon à Joséphine*, et les *Lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille.*

JOSÉPHINOS, nom donné aux Espagnols qui, lors de l'avénement de Joseph Bonaparte au trône d'Espagne (1808), se rallièrent à ce prince. En butte à la haine de leurs compatriotes, les plus compromis durent se réfugier en France lors de la chute du roi (1813). Ceux qui restaient furent successivement bannis par les cortès, et par un décret de Ferdinand VII des 2 février et 30 mai 1814. On les appelait aussi *afrancesados*, partisans de la France.

JOSÉPHITE s. m. (jo-zé-fi-te). Hist. relig. Membre d'une congrégation de missionnaires appelés aussi missionnaires de Saint-Joseph. V. JOSEPH (SAINT-). ‖ Sectaire vaudois. V. JOSÉPIN.

JOSEPHSTADT, ville forte des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 14 kilom. N. de Kœniggratz, sur la rive gauche de l'Elbe; 2,000 hab. La forteresse, une des plus fortes de l'Autriche, fut construite, de 1781 à 1787, par Joseph II, qui lui donna son nom. Pendant la bataille de Sadowa, le 3 juillet 1866, les canons de Josephstadt restèrent témoins impuissants de la défaite des Autrichiens.

JOSÉPIN s. m. (jo-zé-pain — du nom de *saint Joseph*, époux de Marie). Hist. relig. Membre d'une secte vaudoise qui s'abstenait des plaisirs charnels, et n'admettait pour les chrétiens qu'un mariage spirituel. ‖ On les appelait aussi JOSÉPHITES.

JOSÉPIN (Giuseppe CESARI, dit le chevalier d'ARPIN, ou le), peintre italien, né à Arpino, royaume de Naples, en 1560, mort à Rome en 1640. Il se rendit tout jeune à Rome et entra dans l'atelier de Boncalli, où il se fit remarquer bientôt par une grande facilité et une vive imagination. Ayant acquis la protection de hauts personnages qui attirèrent sur lui l'attention du pape Grégoire XIII, Josépin fut chargé d'exécuter, conjointement avec Giacomo Rocca, des décorations importantes, dans lesquelles on remarqua, auprès de défauts provenant de l'inexpérience du jeune artiste, des qualités brillantes et une grande fécondité d'invention. Peu après, il exécuta seul des fresques remarquables : la *Bataille de Tullus Hostilius contre les Véiens*, et la *Naissance de Romulus*, qu'on voit encore au Capitole. L'*Ascension*, exécutée vers la même époque à Saint-Jean de Latran, et la *Gloire de la Vierge*, à Saint-Chrysogone, comptent également parmi les meilleures inspirations du maître. On peut même affirmer qu'il n'a jamais rien fait d'aussi remarquable et que, depuis lors, son talent est allé toujours en décroissant. L'habileté prodigieuse de sa brosse, les succès trop faciles de son début lui inspirèrent une si grande confiance en lui-même qu'il se crut dispensé d'études sérieuses, et quand, plus tard, il fut chargé d'ajouter de nouvelles décorations à celles qu'il avait déjà exécutées au Capitole, il ne produisit plus que des œuvres d'une extrême médiocrité. En effet, l'*Enlèvement des Sabines*, *Romulus traçant l'enceinte de Rome*, *Numa confiant aux Vestales la garde du feu sacré*, le *Combat des Horaces* sont des imitations pénibles, mal rendues, sans aucun charme, et les biographes contemporains, Baglione, Lanzi, Ticozzi, Orlandi, ont parfaitement raison de protester contre la réputation exagérée dont jouissait alors le Josépin. Cet artiste se vit accabler d'honneurs, d'argent, de distinctions. Dans un voyage qu'il fit en France en 1600, il fut nommé chevalier de Saint-Michel, à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, puis, à son retour en Italie, chevalier du Christ et directeur de Saint-Jean de Latran par le pape Clément VIII. Ces distinctions inspirèrent à l'artiste une vanité excessive. Il se mit à molester ses confrères et refusa, en se targuant de son titre de chevalier, de leur donner réparation des insultes grossières qu'il leur prodiguait. Telle fut sa conduite envers Caravage et Carrache, qui valaient mieux que lui. La protection des grands l'accompagna jusqu'au tombeau : c'est avec une pompe presque royale qu'il fut enseveli à Saint-Jean de Latran.

Son œuvre considérable ne compte, comme nous l'avons dit, qu'un très-petit nombre de morceaux sérieux. Tous ceux que nous allons signaler sont très-inférieurs aux quatre ou cinq œuvres de son début. Le Louvre possède de Josépin deux tableaux seulement, *Adam et Eve chassés du paradis* et *Diane et Actéon*. A Londres, on voit de lui un *Triton portant une nymphe*; à Dresde, une *Bataille*; à la pinacothèque de Munich, la *Vierge avec sainte Claire et un pape*; à Vienne, *Persée et Andromède*. Le musée de Naples est plus riche; il possède le *Christ au Jardin des Oliviers*; *Saint Michel*; la *Madeleine*, la *Samaritaine* et un *Chœur d'anges*. Mais c'est à Rome surtout que le trop célèbre chevalier a laissé la meilleure partie de son œuvre. Ainsi le palais Sciarra possède un *Ecce-Homo*; la galerie Chigi, la *Charité*; le palais Borghèse, l'*Enlèvement d'Europe* et la *Conversion de saint Paul*. Le *Mariage de la Vierge* et *Sainte Brigitte* décorent l'église Santo-Lorenzo-in-Passe-Perna. Les *Prophètes* sont à Saint-Louis-des-Français; la *Purification de la Vierge*, à la Chiesa-Nuova; *Saint François en extase*, à Saint-François, etc. Il est peu de chapelles ou d'églises de Rome qui ne gardent quelques traces de ce pinceau habile et trop fécond.

JOSIAS, seizième roi de Juda, fils et successeur d'Amon en 641 avant J.-C. Il monta sur le trône à peine âgé de huit ans, se conduisit avec sagesse, renversa partout les autels consacrés aux idoles, réorganisa la justice, fit réparer le temple et périt, à l'âge de 39 ans, en combattant une invasion du roi d'Egypte Néchao (610 av. J.-C.). C'est sous son règne que le grand prêtre Helcias retrouva, dit-on, le manuscrit original du livre de la loi donné par Moïse. Le prophète Jérémie composa à sa louange un cantique funèbre qui a été reproduit par l'historien Josèphe. Son fils Joachaz lui succéda.

JOSIKA (Nicolas, baron), romancier hongrois, né à Torda (Transylvanie) en 1796, mort en 1865. Issu d'une famille noble et riche, il reçut une instruction des plus soignées, entra à l'âge de seize ans dans l'armée autrichienne, fit contre la France les campagnes de 1814 et de 1815, obtint le grade de capitaine, abandonna le service en 1818, retourna en Hongrie, s'occupa d'agriculture et épousa une riche héritière. Devenu veuf au bout de quelques années d'une union malheureuse, le baron Josika se livra à l'exploitation des domaines qu'il possédait en Transylvanie, et s'attacha particulièrement à l'étude de l'économie rurale. Lorsque se réunit en Transylvanie la fameuse diète de 1834, Josika en fut nommé membre, se signala par son opposition à l'Autriche, mécontenta par ses discours la noblesse, qui l'avait nommé son représentant, et ne fut point réélu à la diète suivante; mais il n'en continua pas moins de prendre une part active à l'agitation hongroise. C'est à cette époque qu'il commença à chercher dans les lettres des distractions à ses chagrins domestiques et aux déceptions des luttes politiques. Avec une activité dévorante, il apprit les principales langues de l'Europe, étudia à fond l'histoire de son pays, publia un grand nombre d'articles dans les journaux et dans les revues, et composa des romans qui lui ont valu le titre de romancier national et qui ne formaient pas moins d'une soixantaine de volumes en 1848. Ses premiers essais publiés en 1834, *I'rany* et *Vaslotok*, obtinrent un succès qui le décida à persévérer dans une voie où il devait trouver une réputation brillante. Il s'essaya également au théâtre, mais avec beaucoup moins de bonheur. Ses travaux littéraires ne le détournèrent point toutefois de la politique. Elu par le comitat de Szolnok membre de la diète de Transylvanie en 1847, il s'y rendit populaire en votant constamment contre l'Autriche. L'année suivante, il fut élu membre de l'Assemblée des magnats en Hongrie. Lorsque la scission eut éclaté entre ce pays et l'Autriche, Josika devint membre du comité de la Défense nationale, fit partie du tribunal de Grâce établi à Pesth après la proclamation de l'indépendance de la Hongrie (14 avril 1849), suivit le gouvernement révolutionnaire à Debreczin et à Arad et dut, après la trahison de Gœrgei, quitter au plus vite son pays. Il se retira alors à Bruxelles (1850), où il reprit ses travaux littéraires et fut pendu en effigie à Pesth en 1851. Il avait épousé en secondes noces, en 1847, une des femmes les plus distinguées de la Hongrie, la baronne Julia Podmaniczky. Le baron Josika est regardé comme le Walter Scott de la Hongrie. Il a puisé dans les annales de son pays la plupart des sujets de ses œuvres extrêmement nombreuses. Dans un style brillant, il a su peindre les mœurs, les sentiments, les idées de ses compatriotes et fait revivre, dans la manière de l'illustre romancier écossais, avec beaucoup de puissance et de couleur historique, des époques caractéristiques de l'histoire des Madgyars. Il y a fait preuve d'invention, d'un rare esprit d'observation, et il a tracé des caractères pleins de relief et de vie. Parmi ses ouvrages, qui forment environ soixante-dix volumes et qui ont été traduits en allemand, nous citerons : *Abafi* (Pesth, 1836), son chef-d'œuvre; le *Dernier des Bathori* (1840, 3 vol.); le *Poëte Zrinyi* (1843, 3 vol.); les *Bohémiens de Hongrie* (1845, 3 vol.); *Etienne Josika* (1847, 5 vol.); la *Famille Mailly* (1850, 2 vol.); une *Famille hongroise à l'époque de la révolution* (1851, 4 vol.); *Esther* (1853, 3 vol.); *François Rakoczi II* (1861, 4 vol.), etc. Il s'occupait, à l'époque de sa mort, de la publication de ses *Mémoires* (1865, tomes I à IV).

JOSQUIN DESPREZ, célèbre compositeur flamand du XVIe siècle. V. DESPREZ.

JOSSE (saint), célèbre solitaire français, mort en 668. Il était frère du duc de Bretagne Judicaël; il refusa le pouvoir que lui offrait son frère, se retira dans une solitude du Ponthieu et y vécut de la vie cénobitique et du travail de ses mains. Il mourut après avoir fondé plusieurs monastères.

Josse (ÉGLISE **Saint-**). Si l'on en croit Du Breul et Lebeuf, cette église, qui était située rue Quincampoix, eut pour origine une chapelle érigée, au XIIe siècle, sur l'emplacement d'un asile de pèlerins où saint Fiacre avait logé, à son retour d'Irlande, vers l'an 620, ainsi que saint Josse, fils d'un roi de la petite Bretagne. Quoi qu'il en soit de la véracité de la légende sur laquelle ces auteurs s'appuient, la chapelle Saint-Josse existait sous Philippe-Auguste, et se trouva enfermée dans la ville, quand ce roi fit construire une nouvelle enceinte. Elle devint église paroissiale en 1260, et fut reconstruite en 1679. Cette église, qui ne présentait rien de remarquable, fut démolie en 1791.

JOSSE (Charles), théologien et franciscain français, né dans le Maine, mort après 1636. Il se rendit à Paris, où il fit paraître, sous le titre de la *Déroute de Babylon, descrite par saint Jean en l'Apocalypse* (1612, in-8°), un recueil de sermons, véritable tissu d'extravagances.

JOSSE (Louis), publiciste français, né à Chartres en 1685, mort dans la même ville en 1749. Il entra dans les ordres, devint chanoine de sa ville natale (1706) et fut exclu du chapitre, en 1729, pour avoir fait partie des opposants à la bulle *Unigenitus*. On lui doit une traduction en vers de l'*Agenis* de Barclay, roman allégorique (Chartres, 1732, 3 vol. in-12), et une *Dissertation* sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la seconde race (Paris, 1753).

JOSSE (Pierre), pharmacien, né à Paris en 1745, mort en 1799. Elève de Rouelle et de Laborie, il devint membre du collége de pharmacie en 1779, puis professeur adjoint de chimie (1784) et enfin prévôt du collége de pharmacie. Josse a donné une bonne analyse de la racine de Colombo, fait connaître un procédé pour préparer l'oxyde noir de fer, connu sous le nom d'*Æthiops martial*, indiqué une méthode économique pour la préparation du beurre de cacao, montré qu'on doit employer les vins sucrés pour les teintures d'opium, que le lait fermenté donne plus d'alcool que le vin à la distillation, etc.

JOSSE (Etienne), général français, né à Ambly (Meuse) en 1768, mort à Verdun en 1839. Il s'engagea en 1791, se distingua aux combats de Rastadt et de Savone (1795), au siége de Gaëte (1805), reçut le grade de chef de bataillon en 1809, se fit remarquer dans l'armée des Deux-Siciles comme militaire et comme administrateur, devint, en 1814, chef d'état-major de la garde du roi Murat et fut, l'année suivante, promu général de brigade. De retour en France après la seconde Restauration, il fut réintégré dans l'armée comme colonel et nommé général de brigade honoraire en 1823.

JOSSE (J.-B.-Fr.-Alexandre-André), médecin français, né à Amiens en 1797. Reçu docteur à Paris en 1821, il retourna dans son pays, où il exerça la médecine, remplit les fonctions de médecin des épidémies de l'arrondissement de Montdidier et dirigea, en 1832, l'hospice des cholériques à Amiens. Etant venu se fixer à Paris en 1839, il publia dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques* un mémoire sur les *Effets de la cautérisation objective dans les déviations de la colonne vertébrale, par suite de la rétraction des muscles du dos et de l'épine*; en 1840, dans le même journal, la *Description d'un spéculum bivalve pour faciliter l'application du tampon dans les cas d'hémorragie utérine*; en 1841, *Considérations pratiques sur l'opération du strabisme*; en 1843, dans le journal l'*Expérience*, un *Mémoire sur la périnéoraphie et sur la possibilité de l'accouchement sans une nouvelle déchirure du périnée*; une *Notice sur les poireaux ou verrues et leur traitement*; un *Mémoire sur les avantages de la ponction réitérée dans les hydrophthalmies et le strabisme en général*; en 1844 enfin, il a publié un long travail sur la *Hernie étranglée considérée sous le rapport de la récidive de l'étranglement après l'opération.*

JOSSE DE LUXEMBOURG, empereur d'Allemagne, né en 1351, mort à Brunn (Moravie) en 1411. Neveu de l'empereur Charles IV et marquis de Moravie, il acheta à Wenceslas Ier le duché de Luxembourg, l'Alsace et le comté de Chiny, revendit, par la suite, le duché de Luxembourg au duc d'Orléans, frère de Charles VI, et reprit ce duché après la mort de ce prince (1407). En 1410, à la mort de l'empereur Robert, il fut élu par une partie des électeurs, pendant que l'autre nommait Sigismond. La guerre civile était sur le point d'éclater lorsque Josse mourut.

JOSSE (monsieur), un des personnages de l'*Amour médecin*, comédie de Molière. V. ORFÈVRE.

JOSSEAU (François-Jean-Baptiste), homme politique et avocat français, né à Mortcerf (Seine-et-Marne) en 1817. Il se fit recevoir licencié en droit à Paris en 1837, puis se fit inscrire au barreau de cette ville. En 1850, le ministre du commerce, Dumas, le chargea de préparer l'exposé des motifs du projet de loi sur le Crédit foncier et le fit nommer commissaire du gouvernement près l'Assemblée législative pour défendre ce projet de loi, dont la discussion fut ajournée. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. Josseau se montra chaud partisan du nouvel ordre de choses, prépara le décret sur le Crédit foncier, promulgué au mois de décembre 1852, et devint le conseil judiciaire de la direction de l'agriculture et du commerce. Un siége au Corps législatif étant devenu vacant, en 1857, dans le département de Seine-et-Marne, par suite de la nomination de M. Bavoux au conseil d'Etat, ce fut M. Josseau que le gouvernement choisit pour le remplacer, et qu'il présenta comme candidat officiel. Il fut élu, puis réélu successivement en 1863 et en 1869. M. Josseau fit constamment partie de cette majorité de satisfaits qui applaudit imperturbablement à tous les actes du honteux régime que subissait alors la France. Il prit une part active aux travaux du Corps législatif, fit partie de nombreuses commissions, prit fréquemment la parole, notamment sur les questions économiques, financières, agricoles, dans les discussions relatives à la contrainte par corps, aux associations syndicales, aux chèques, aux warrants, aux conventions avec les chemins de fer; demanda la création d'un ministère public près les tribunaux de commerce, fit partie de la commission chargée, en 1866, de faire une enquête agricole, etc. Lorsqu'il vit le gouvernement disposé à faire quelques concessions à l'opposition libérale, il se rangea dans le tiers parti avec Emile Ollivier et signa l'interpellation des 116. La révolution du 4 septembre 1870 a rendu M. Josseau à la vie privée. Outre un grand nombre de brochures sur la réforme hypothécaire et la législation agricole, des mémoires, des rapports, etc., il a écrit : *Des institutions du crédit foncier et agricole* (1851); *Traité du crédit foncier* (1853); le *Crédit foncier en France, son histoire, ses opérations, son avenir* (1860), etc.

JOSSELASSAR s. m. (jo-se-la-sar). Comm. Coton filé de Smyrne.

JOSSELIN, ville de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N.-O. de Ploërmel, sur l'Oust et le canal de Brest; pop. aggl., 2,459 hab. — pop. tot., 2,766 hab. Tanneries, moulins à tan, fabriques de gros draps et de chandelles; brasseries; exploitation de mines d'étain et de kaolin; fabrication de noir animal. Commerce de grains et vins.

L'édifice le plus intéressant de Josselin est sans contredit le château, qui a été classé parmi les monuments historiques. C'était, dans l'origine, une forteresse redoutable; mais l'époque de sa construction est indécise : les uns la font remonter au XIe siècle, les autres au XIIe. En 1162, Henri II, roi d'Angleterre, s'en empara, et ce fut de là que sortit, en 1354, le maréchal de Beaumanoir, alors gouverneur de la place, lorsque, suivi de ses trente compagnons, il se rendit à la lande de Mivoie, entre Josselin et Ploërmel, aujourd'hui immortalisée par ce célèbre *Combat des Trente*. Le château de Josselin, presque entièrement démantelé par Henri II, avait été reconstruit, tel à peu près qu'il existe encore, au commencement du XIVe siècle. Marguerite de Rohan l'ayant apporté en dot au connétable de Clisson, son mari, le connétable y ajouta quelques constructions, entre autres un donjon redoutable. En 1393, le château de Josselin eut à subir, de la part de Montfort, un siége célèbre par l'héroïsme d'une femme : à la faveur de la nuit, Clisson était parvenu à quitter la place, afin d'aller réclamer du secours au dehors; il laissait le commandement du château à Marguerite de Rohan, qui repoussa tous les assauts donnés par Montfort. Le duc, désespérant de se rendre maître de la place et de pouvoir continuer la guerre avec avantage, consentit à entrer en pourparlers avec le sire de Rohan, beau-frère de Clisson, qui combattait sous les ordres de sa sœur. Le résultat fut que l'assiégeant congédierait ses troupes et lèverait le siége. Mais, par un bizarre caprice d'amour-propre, et afin qu'on ne pût dire qu'il avait été vaincu par une femme, on dut accorder au duc cette légère satisfaction : on baissa les ponts-levis, le duc les passa seul à cheval, s'avança au delà de la porte, reçut les clefs, et, en repassant les ponts-levis, il les remit à un des officiers de Marguerite. Ainsi fut levé le siége du château de Josselin, et on sait que Montfort, en mourant, institua le connétable tuteur de ses enfants (1399). Peu après cette disposition suprême, le château de Josselin fut le théâtre d'une scène de famille assez peu connue. La fille d'Olivier de Clisson, la comtesse de Penthièvre, femme ambitieuse et qui conservait l'espérance de voir rentrer un jour son époux en possession du duché de Bretagne, osa proposer au connétable de faire périr les enfants du duc confiés à ses soins par leur père mourant. A ces paroles, Clisson, furieux, s'élança de son lit où la maladie le retenait, saisit une hallebarde et courut sur sa fille; il l'aurait infailliblement tuée si la comtesse, éperdue, ne s'était enfuie; mais, en fuyant, elle se précipita dans l'escalier avec une telle terreur,